

L'esprit prodigue

Ils étaient deux, ils s'appelaient Cho & Yun, on s'était habitué à les nommer par ces deux noms sans trop savoir qui était il, qui était elle. La fille c'est Cho ? Non c'est Yun ! Ah bon...

Yun et Cho travaillent en solo... Le & a sauté, le couple a implosé, atomisant chacun de ses membres. Nouveau départ. Pas de zéro : de "&" en creux.

Yun en solo, mais en 3 D, pour sa manifestation, exprime ce creux, en fait son sujet. Le creux a en juger par le titre s'affirme vertigineux : Abysse... A voir la taille de la fosse, un bidon de 200 litres, il n'est pas si énorme que ça. Sauf que l'effondrement en question n'a aucune apparence visible. Yun pourrait aussi bien le matérialiser dans une tasse : l'important s'imprime au creux de l'image que le récipient abrite. Le bidon n'est là que pour attirer l'attention des passants distraits, les obliger se pencher, et, penchés, les conduire à s'interroger sur la profondeur qui gît au fond de cette image étrange, très étrange.

Le nez chaussé de lunettes ad hoc, que voit-on ? Deux corps nus flottant au dessus de Paris. Phénomène impossible, irréaliste, malséant et qui se veut bien tel : intrusion choquante. Tour à tour un homme et une femme tournoient au dessus de la Seine, en aplomb des rues, de façon bizarre : en porte à faux. Ils ne font pas semblant de s'intégrer dans le paysage, ils s'y imposent. Leur position, leur taille, leur luminosité décalée les désignent dans cet espace harmonieux comme des ajouts grossiers, délibérément plaqués, et non comme des passants familiers que le rêve aurait doué d'ailes. Rien n'est fait pour donner l'impression qu'ils survolent réellement un paysage réel. L'utilisation de la vidéo en relief accroît encore, creuse au maximum, la séparation entre les corps et le décor. Corps étrangers pris dans un tourbillon d'extériorité, deux êtres disjoints aussi par le montage, qui ne leur permet pas de partager une seule fois la même image, semblent dormir sur un matelas de vide, au bord d'un précipice... abyssal.

Entre ces corps et le monde, le néant ? Non. Le retour d'un personnage oublié : l'esprit. Ces corps plaqués sur Paris disent qu'ils ne sont rien. Seulement un signal que l'aventure se joue désormais au delà de leur conjonction dans le réel et avec le réel. Yun Aiyong, atome libre, à la faveur d'une commande d'oeuvre en 3D (devant figurer dans l'exposition collective "Paris en 3D", au Musée Carnavalet) matérialise, avant tout, un état d'esprit. Et par là, elle fait surgir, comme une quatrième dimension, l'esprit lui-même, que l'inflation des discours sur le corps refoule, tient dans l'ombre, depuis des décennies, sans pouvoir évidemment l'anéantir.

Dans le livret accompagnant cette exposition, l'artiste déclare comme intention ayant présidé à l'élaboration d'*Abysse*, sa volonté d'exprimer "la quête du bonheur" à partir de sa propre expérience.

Or cette quête aujourd'hui, pour elle, se trouble d'un sentiment d'exil double : ni à Paris ni à Seoul, elle ne se sent chez elle. Voilà pourquoi, elle s'est représentée, avec son ex, en fantôme dans le ciel de Paris. Les fantômes sont des esprits, degrés zéro de la vie sans corps. Mais ce serait une erreur de s'arrêter à cette interprétation banalement spirite. La représentation mise en oeuvre ici accomplit un véritable travail de figuration du mental. Sculptés par la 3D, les corps deviennent des concepts. La désincarnation gagne l'image en relief par une sorte de rétroversion du souffle créateur. Cette distance incommensurable entre les chairs informatiques et les lumières de la ville dégage un couloir vital par lequel le regard voit soudain vibrer la fibre de l'être. L'être n'est ni corps ni esprit mais leur entre deux.

L'entre deux, dans tous les sens du terme, on devine que cette réalité impalpable pourrait être l'axe de Yun à l'avenir. *Intersection*, l'installation qu'elle a montrée à Madrid, à l'ARCO, en février 2000, manifeste cet attrait pour les glissements entre deux états de concrétion. Les bébés surgissant des limbes d'un paysage, par le biais de voiles transparents disposés devant un grand écran, tracent un écart entre des degrés d'immatérialité. On ne sait littéralement pas d'où ils viennent, sinon du vide qu'ils enjambent pour aller instantanément d'un support à un autre. L'herbe qu'ils foulent ne poussent que dans l'oeil du spectateur. Des arbres s'abattent sur leurs frêles corps sans les atteindre : ils courent dans une forêt sans y être. Ils sont libérés de toute attache réelle. Et pourtant le réel, c'est eux qui le crée - par leur dédoublement.

En attendant, installée à Paris, rayonnant de là dans toute l'Europe, Yun Aiyoung assume formidablement l'héritage de leur création commune. Elle a su, en quelque oeuvres solo, du creux d'un & effacé faire jaillir l'étincelle d'un feu nouveau. La quête du bonheur débouche sur une récolte de & inattendus, trouvés au fond de soi.

Jean-Paul Fargier
In *Art in culture* , mars 2001